

Lausanne, le 1er avril 1876

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 14

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183741>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 1^{er} Avril 1876.

Un vol commis dans des conditions inouïes occupe depuis quelques jours nos diverses feuilles et fait les frais de toutes les conversations. Les détails qui s'y rattachent semblent plutôt provoquer l'étonnement que l'indignation. Forcer une porte, faire sauter une serrure, escalader une fenêtre étaient jadis des actes hardis et gravement qualifiés de vol avec effraction !... Aujourd'hui, ce ne sont plus que bagatelles dans l'art de voler : tout se perce maintenant, excepté le Saint-Gothard.

En effet, pour pénétrer dans un magasin, situé au cœur de la ville et atteindre un coffre-fort enchassé et scellé dans la muraille, il se trouve des malfaiteurs assez audacieux, assez calmes, pour se blottir dans quelque coin de la maison et attendre. Puis, quand tout le monde est censé dormir bien mollement, on se fraie un passage au travers d'un galandage : le plâtre, les moellons, les briques sont attaqués, enlevés comme s'il s'agissait d'un travail donné à la tâche et exécuté en plein jour ; et l'on passe. Ainsi que des assiégeants qui viennent de rompre une première ligne de bataille et en rencontrent une seconde, nos voleurs se trouvent bientôt en face d'un autre galandage. Et la démolition se continue avec la même habileté, le même soin ; les débris tombent et amortissent le bruit de leur chute sur des vêtements ou des sacs jetés à terre, et les coquins s'installent en plein magasin, où ils se reposent un instant de leurs pénibles travaux et se désaltèrent en suçant avec délices de belles oranges qui se présentent sous la main.

Il faut nécessairement admettre que ces messieurs n'opéraient pas dans l'obscurité et avaient allumé une bougie.

On est réellement effrayé, abasourdi d'une pareille témérité. C'est beaucoup, assurément, que nos aventuriers ne se soient pas installés au pupitre du propriétaire, pour faire leur correspondance, et n'aient pas été franchement lui demander la clé de sa cave, afin de prendre un doigt de vin !

Après ce moment de répit, le coffre, scellé, enchassé dans le mur, comme nous venons de le dire, est bientôt entre leurs mains ; aucun obstacle ne les arrête. Et, les voyez-vous ouvrir tout simplement la porte du magasin, porter cette masse de plusieurs

quintaux, à pas lents, et en silence comme les employés des pompes funèbres sortant prudemment un cercueil d'une étroite allée !...

Dans la rue, un char *emprunté* à quelque industriel du quartier, attend le fardeau. La bande part avec sa proie et traverse la ville, sans qu'un agent de police soupçonne même son existence !...

Qui sait si, un beau matin, nous n'apprendrons pas qu'une bande de malfaiteurs a été occupée, durant toute la nuit, à construire un échaffaudage, à fixer des poulies et à descendre à terre la grosse cloche de la cathédrale, pour la transporter ensuite au pied de la tour de Gourze ou dans quelque autre endroit écarté.

Hélas ! rien n'est impossible maintenant dans ce genre d'exercices.

On ne peut vraiment s'empêcher de déplorer que tant d'adresse soit mise au service d'aussi mauvaises actions.

Combien ces hommes ne seraient-ils pas précieux si, bien intentionnés et bien dirigés, ils étaient employés aux divers travaux dont vivent les honnêtes ouvriers ; quelle ardeur n'apporteraient-ils pas dans la démolition des vieux bâtiments ; avec quelle prudence n'effectueraient-ils pas un déménagement, par exemple, où des maladroits détériorent et brisent à qui mieux mieux !...

C'est là un beau problème à résoudre pour tous ceux qui s'occupent du relèvement moral des classes corrompues et perverses.

L. M.

LETTRE A MA SŒUR

Ma chère sœur Marie ! En vain tu te désoles.
Voyant comment, hélas ! va le monde aujourd'hui.
Je le déplore aussi, mais on perd ses paroles
A vouloir s'élever et plaider contre lui.
Il faudrait, me dis-tu, qu'on essayât d'écrire
Sur le luxe effrené qu'on voit régner partout.
Ce serait excellent, mais qui donc voudrait lire
Un traité là dessus, le lire et jusqu'au bout ?
Des gens tout convertis d'avance à nos idées,
Des dames de village ou femmes de pasteurs,
Ou quelques vieux amis de modes surannées !
On ne pourrait à moins trouver d'autres lecteurs.

Dans la simplicité nous fûmes élevées,
Sous le toit paternel, c'était le bon vieux temps ;
Mais il s'est écoulé dès lors bien des années,
Car l'automne est plus près de nous que le printemps.